

INSULTES, BASTON, HUMILIATIONS... PARFOIS C'EST DUR LA VIE AU BAHUT! VOICI COMMENT ÉVITER LE PIRE.

SOS VIOLENCE À L'ÉCOLE

RACKET

« **C** hant-mé ton portable! Tu m'le prêtes deux zgondes! » D'habitude ce genre de phrase ne fait ni chaud ni froid. Sauf si c'est Igor, dit « le Tueur », qui la prononce. Lui, il prend, mais ne rend jamais. Tout a commencé avec les Twix à la récré. Bon, on a voulu être sympa et lui en faire cadeau. Depuis, la trousse y est passée, la moitié de la garde-robe, l'argent de poche, et même les thunes des parents... Comme ils travaillent beaucoup, ils ne se rendent compte de rien. Au moins, ils ne posent pas trop de questions. Sinon, il faudrait leur raconter des bobards. Déjà que l'on n'est pas très fier d'avoir dû leur voler 15 euros la semaine dernière... Bien sûr, le portable, on n'a pas envie de s'en séparer. Mais comme Igor n'hésite pas à donner des coups pour obtenir ce qu'il veut, on s'exécute sans broncher. Vive-ment que ça s'arrête, parce qu'on est mort de

trouille. Du coup les notes sont en chute libre, et ça fait hurler les parents qui passent leur temps à nous dire : « Si tu as envie de finir sur une voie de garage, continue comme ça ! » Bref, depuis la rentrée, c'est l'enfer.

Bonne nouvelle, Igor n'existe pas. Mauvaise nouvelle, cette mésaventure peut arriver à tout le monde! Cela s'appelle du racket et, en 2004, plus de 1 800 élèves ont signalé

qu'un qui a peur de lui. La peur, [une complice indéfectible] pour le racketteur. « Dès que le racketteur est en ma présence, j'ai une boule dans l'estomac : c'est ce que l'on appelle l'angoisse. Je vais me sentir paralysé et incapable de me défendre. Et comme je n'arrive pas à me confier, parce que j'ai honte de passer pour un faible ou une « balance », je vais envoyer des signaux de détresse, comme arrêter de manger, perdre du poids, le sommeil ou au contraire dormir tout le temps », explique Richard Redondo, psychologue scolaire à Marseille. Mais, avant d'en arriver là, il y a moyen de briser le cercle vicieux de la peur.



EN FINIR AVEC LA LOI DU SILENCE!

Pour stopper l'engrenage de la violence, il n'y a qu'une solution : l'intervention de la justice. Compter sur l'agresseur pour faire cesser le supplice? Rien de plus risqué. L'auteur d'un racket exige toujours plus. Mais lorsque monsieur le juge s'en mêle, son petit business peut lui coûter très cher : jusqu'à trois ans de prison et 45 000 euros d'amende. Il est donc indispensable que les adultes s'en mêlent...

« Quand on est victime d'un racket, il ne faut pas jouer les superhéros. Si on nous demande notre portable, on obtempère. L'agresseur peut très bien cacher un cutter dans sa poche, paniquer parce qu'on lui résiste et s'en servir », conseille Évelyne Guégan, officier de police au commissariat du 20^e arrondissement de Paris. Pas très glorieux, certes. Mais, au moins, on s'en sort sain et sauf. C'est après l'agression qu'on doit agir. Et ce, dès les premières menaces. Surtout [ne pas se murer dans le silence] Même si l'agresseur a prévenu : « Si tu me balances, j'te tue. » La menace fait partie de sa stratégie. « Les racketteurs que l'on reçoit ont beau être des petits caïds, confirme Évelyne Guégan, ils sont avant tout des enfants. Lorsque, à 14 ans, ils se retrouvent en garde à vue avec des SDF qui sentent mauvais, que leur pantalon leur tombe aux chevilles parce qu'on



Racket ou tentative

Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*
ILLUSTRATIONS : OLIVIER CHARBONNEL

« N'essayez pas de jouer au superhéros! »

en avoir été victimes. Bien sûr, chaque histoire est différente. Mais elles ont toutes un point commun : l'agresseur s'en prend à quelqu'un qui lui semble fragile. Un plus petit, un timide ou un nouveau sur lequel il pourra exercer son emprise. Au départ, il tâte le terrain. Exemple : Igor vole un stylo dans la trousse de Benoît, qui baisse les yeux et se met à blêmir. Bonne pioche pour Igor : il a trouvé quel-

DOSSIER

DES CHIFFRES ALARMANTS

La violence au collège ? Les garçons prennent la tête aux filles, se bastonnent, s'insultent dans les couloirs, les « petits 6^e » se font racketter à la sortie, les profs sont à cran... Normal, quoi ! Justement, c'est bien ça le problème : la violence s'est banalisée. Les adultes ont sans doute trop laissé faire. Résultat, elle a explosé. En 2003-2004, les chefs d'établissement ont signalé 81 366 actes de violence. Soit une quinzaine par école. Et une augmentation de 12 % par rapport à l'année scolaire précédente ! Les chiffres sont tellement alarmants que le ministère de l'Éducation nationale a décidé d'agir. Désormais, chaque école, collège et lycée disposera d'un policier attitré dans le commissariat le plus proche. En cas de pépin, c'est lui qui intervient. Il peut aussi décider de renforcer les rondes à la sortie de l'école, d'organiser des opérations de prévention en classe, etc.

AGELINE KEIL



... les a privés de ceinture, comme le veut le règlement, ils réagissent en enfants, pleurent et appellent leur mère. Même si, une fois sortis, ils mentent en roulant des mécaniques : « Moi, les keufs, même pas peur, j'les ai déchirés ! »

PARENTS, PROFS, AMIS : FAITES LEUR CONFIANCE !

Le meilleur réflexe, en cas de racket, c'est d'en parler le plus vite possible à un adulte. Qu'on soit victime, ou seulement témoin. Même si on a juré de ne rien révéler. À l'école, on fonce chez le conseiller principal d'éducation, le CPE. On lui décrit la scène que l'on vient de vivre, sans omettre de citer le nom de l'agresseur. Le CPE n'est pas disponible ? Tant pis. On insiste ! Il ne nous croit pas – il faut dire que l'on est loin d'être un saint... – alors on cherche un prof pour lui en parler. Les adultes qui assurent, ça existe. Pas d'inquiétude : ils n'iront pas voir l'agresseur pour lui dire : « Comme cela, Igor, il paraît que vous rackettez vos petits camarades ?

Ce n'est pas bien, ça ! » Ce serait le dernier service à rendre à la victime, qui risquerait ensuite de se faire casser la figure à la sortie, et ils le savent. D'ailleurs, si on le leur demande, ils s'arrangeront pour nous faire accompagner sur le chemin du retour à la maison. Après une agression, en effet, on ne doit pas rester seul. On peut aussi demander l'aide des copains.

Enfin, il faut prévenir les parents. C'est peut-être le plus difficile : non seulement on leur a menti pour satisfaire l'appétit d'Igor mais, en plus, on a peur de les décevoir. Alors, un scoop : on a rarement vu des parents cesser d'aimer leurs enfants pour des histoires de racket. En outre, pour eux, c'est l'occasion ou jamais de se valoriser et de faire oublier qu'ils rentrent tard le soir. Donc pas de scrupules, on raconte tout. Et on leur dit de lire *Science et Vie Junior* qui conseille d'aller porter plainte : c'est la seule manière de lutter efficacement contre le racket.



Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*

JE SUIS, J'UES, NOUS SOMMES VOLENTS

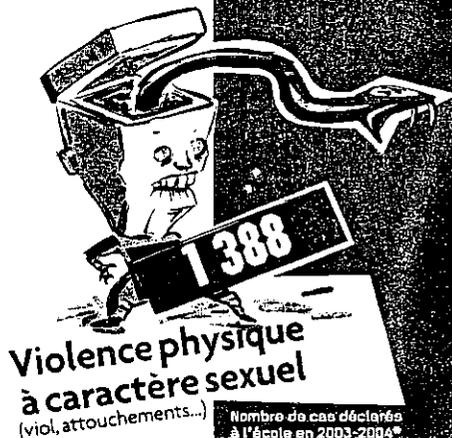
AGRESSIONS SEXUELLES

Au départ, c'est juste une simple brimade. Une fille passe et l'un des garçons de la bande lui lance : « Comment t'es bôôôonne, toi ! » Classique. Bien sûr elle fait mine de ne pas avoir entendu. Et là, elle se voit gratifiée d'un : « Tu pourrais répondre quand on te fait un compliment. Tu te prends pour qui ? » Viennent ensuite les insultes, les inscriptions injurieuses dans les toilettes, du genre « Sabrina, la p... », suivies du numéro de téléphone, les dessins porno glissés dans une poche de sac ou de blouson, les gestes obscènes...

NON, CE N'EST PAS NORMAL DE SE FAIRE INSULTER !

Ben quoi, pensent certains, tout ça n'a jamais tué personne ! « Cela fait partie de ce que nous appelons les violences à bas bruit. Souvent les adultes passent complètement à côté. Soit parce qu'ils s'y sont habitués eux aussi, soit parce qu'ils n'en sont pas les témoins. Il est vrai qu'elles sont moins spectaculaires que d'autres phénomènes comme le racket, par exemple », explique Victor Zibelberg de l'association Jeunes violences écoute. Pourtant ce harcèlement fait des ravages. La victime culpabilise la plupart du temps, se demande ce qu'elle a bien pu faire pour subir de telles grossièretés. Et à force de s'entendre répéter qu'elle l'a bien cherché, elle finit par être déboissolée, a honte, se sent sale... « L'insulte à caractère sexiste constitue la première et la plus banale des violences sexuelles. Elle peut entraîner des conséquences psychologiques gravissimes pour celles et ceux qui en sont victimes, comme la perte de l'estime de soi », analyse Richard Redondo, psychologue scolaire.

Au fond, peut-être faut-il le rappeler, cette maltraitance des filles par les garçons que l'on nomme sexisme est une forme de racisme. C'est un rejet de l'autre basé sur des préjugés d'ordre sexuel plutôt que culturel. Le gros problème, c'est que cela choque moins. Ainsi, si on dit : « Les Arabes sont voleurs » ou « les juifs sont radins », non seulement cela fait bondir tout le monde, à juste titre, mais, en plus, on risque des poursuites judiciaires. En revanche, n'importe qui peut tenir des propos insultants sur les filles comme : « Les meufs, c'est toutes des (Biiiiiiiiiiiiip) », sans provoquer d'émeute et sans même craindre un procès ! Il est pourtant plus que nécessaire de faire cesser cette violence verbale avant qu'elle ne dégénère...



PHOTOS : ADELINE KELL

LES CONSEILS DE SVJ

GUIDE DE SURVIE EN MILIEU MACHISTE

Face aux insultes, il faut réagir vite. Accepter de se faire appeler « Sale p... ! », c'est donner l'autorisation à l'agresseur de nous traiter de la sorte. Et peut-être laisser la porte ouverte à toutes les formes d'abus sexuels. Il faut donc faire savoir à l'agresseur qu'on n'est pas d'accord.

Euh... concrètement, comment s'y prend-on ? Le conseil d'Alexis, militant de l'association Ni putes ni soumises, est très simple. Au lieu de baisser les yeux devant un troupeau de garçons, façon « moi-être-fille-sans-défense », on reste zen et on garde la tête haute. Exemple : on nous fait une remarque sur le mode : « T'es bonne ! » ou « Pour qui tu te prends ? » D'abord, on identifie l'auteur du propos. Puis, on passe son chemin. Enfin, on profite d'un moment où il est seul, sans être isolée soi-même (si nos amis ne sont pas loin, c'est encore mieux) pour lui lâcher ce que l'on a sur le cœur : « Au fait, je n'ai pas voulu te mettre la pression devant tes copains, mais cela me gêne vraiment ta façon de me parler. Je veux que tu arrêtes tout de suite. » En général, ça marche. Cela n'a l'air de rien, mais ce genre de répartie permet de se faire respecter sans humilier l'autre.

Au contraire, la stratégie « œil pour œil, dent pour dent » qui consiste à répliquer sur le même ton, du style ...



Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*

... « Bouffon, va! Sale crevard! » n'est pas toujours payante. Car on risque de provoquer une escalade de la violence qu'il sera difficile de maîtriser. Vexé, l'agresseur peut organiser des représailles. Dans certains quartiers chauds, on parle même de « viol de punition »...

FACE À UN PETIT CAÏD, ATTENTION, PRUDENCE...

Aussi, si l'auteur des propos injurieux est du genre caïd, que la communication n'est pas vraiment son fort, et qu'il insiste... On n'hésite plus et on demande à un prof ou à un surveillant de s'en mêler! Ils ont les moyens de calmer le jeu et ont l'obligation d'assurer la sécurité des élèves. En cas de menaces, ils pourront même alerter la police.

Quand les vexations dépassent le cadre verbal, que l'on a été victime d'attouchements sexuels (une main aux fesses, aux seins...) ou de viol, l'intervention d'un adulte est absolument nécessaire. Celui-ci est tenu d'agir, au risque de voir sa propre responsabilité pénale engagée et d'être poursuivi pour non-assistance à personne

en danger. Pour la victime, garder le silence, c'est s'exposer à d'autres violences et permettre à son agresseur de sévir en toute impunité. Sans doute les infirmières dans les collèges et lycées sont-elles les personnes les plus à même de recevoir ce type de révélations. Elles y ont été formées et savent réagir en professionnelles. On peut leur parler en toute confiance. Elles informent le médecin scolaire qui pourra, si besoin, se livrer à un examen gynécologique, le psychologue scolaire qui pourra orienter la victime vers une prise en charge spé-

“ Garder le silence, c'est permettre à son agresseur de sévir en toute impunité. ”

cifique (un psy), et le chef d'établissement qui signalera les faits auprès de la Brigade des mineurs. La police? Eh oui, la police! L'attouchement sexuel est un délit et le viol un crime. Et tous deux sont passibles de plusieurs années d'emprisonnement.

VIOLENCE PSYCHOLOGIQUE

Tous les jours c'est la même chose. «Schlack!» : le même petit bruit sec derrière le crâne. C'est le fameux «steack». Au début on a pris cela pour une marque d'amitié. Et puis comme c'est devenu systématique, que parfois ça fait même un peu mal, on s'est rendu compte que celui qui nous l'inflige n'a pas vraiment l'intention de devenir notre meilleur ami. Il nous prend toujours au dépourvu. Hébété, on ne sait pas quoi dire et, bien sûr, tout le monde se marre. Lorsque par malheur on se révolte, façon : «T'arrêteheui!», l'autre ironise : «Oh! j'ai peur!»

Mais ce n'est pas le pire. En EPS, lors des sports collectifs, c'est l'horreur. On est toujours le dernier choisi. Et si l'équipe dont on fait partie perd, c'est clair : c'est de notre faute. Paraît qu'on porte la poisse. Avant, on avait des copains, mais, petit à petit, ils ne veulent plus nous parler. C'est comme s'ils avaient peur de devenir à leur tour «un rejeté». À la cantine, quand on veut s'asseoir avec eux, ils

qu'il y avait des tensions dans la classe, mais j'étais loin d'imaginer qu'on en serait arrivé là. Si seulement ce gamin était venu me voir», regrette Myriam. Eh oui, le problème lorsqu'on devient le bouc émissaire, c'est que ceux qui pourraient nous aider ne le remarquent pas forcément. Donc pas la peine d'attendre des lustres qu'un adulte daigne jouer les sauveurs et nous sorte de ce mauvais pas. Il faut aller à sa rencontre. «Un élève victime d'un phénomène de rejet ne peut pas s'en sortir seul. On ne peut pas se battre contre plusieurs personnes en même temps. Même pour un adulte, c'est très difficile», précise Victor Zilberfeld, directeur de Jeunes violences écoute.

“ On ne sait jamais ce qui pousse les autres à nous exclure. ”

NUMÉROS D'URGENCE

- **Jeunes violences écoute** : 0 800 20 22 23. Appel gratuit et anonyme. Au bout du fil, une équipe de juristes, de médecins et de psychologues scolaires se charge de donner des conseils aux victimes de violences, mais aussi de les aiguiller vers des services médico-légaux.
- **Fil santé Jeunes** : 0 800 235 236. Appel gratuit et anonyme. En ligne, un médecin, un psy ou un éducateur spécialisé... Site web : www.filsantejeunes.com
- **SOS viols** : 0 800 05 95 95. Appel gratuit et anonyme.
- **SOS homophobie** : 0 810 10 81 35. Appel anonyme au prix d'un appel local. Site web : www.sos-homophobie.org

LES CONSEILS DE SVJ

COMMENT RETROUVER L'ESTIME DE SOI

Myriam est enseignante dans un collège de Bordeaux. En 2003, un de ses élèves a littéralement pété les plombs pendant son cours. «Un de ses camarades lui a fait une remarque, il a pris une chaise et la lui a balancée à travers la figure. Pourtant, c'était vraiment un élève sans histoire.» Un élève sans histoire... ou presque. Cela faisait plusieurs semaines qu'il était devenu la tête de Turc de sa classe, jusqu'au jour où une parole, un geste de trop a suffi à changer notre pauvre victime en fou furieux. Bilan : quelques points de sutures pour l'un, une grosse dépression pour l'autre. «J'avais bien remarqué



ADELINE KEIL

(5)

Et c'est d'autant plus difficile qu'on ne sait jamais exactement quelles sont les raisons qui motivent les autres à nous exclure. Cela peut-être le racisme, la manière de parler, de s'habiller, ou bien le fait d'être bon ou mauvais élève....

CHERCHEZ-VOUS DES ALLIÉS !

Certains sociologues pensent même que tous les groupes ont besoin de rejeter des individus pour exister. Bonne nouvelle, néanmoins : on est rarement exclu très longtemps. En effet, les têtes de Turcs changent souvent de tête !



Insultes et menaces graves

Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*

En attendant, pour s'en sortir, il faut se trouver au minimum un ami. Savoir que tout le monde n'est pas contre nous, que l'on appartient aussi à un autre groupe, voilà ce qu'il y a de mieux pour le moral. L'année dernière, Aurélie, 11 ans, élève dans une classe de 6^e en région parisienne, a été mise à l'écart pendant des mois par les filles de sa classe. « Elles passaient leur temps à se moquer de moi et à me ridiculiser. Parfois, elles m'incluaient dans leur groupe et, dès que je m'y sentais bien, elles m'en excluaient à nouveau. Puis elles revenaient me chercher. J'étais complètement perdue. J'avais toujours peur de tout faire de travers », explique-t-elle. C'est alors qu'Aurélie commence à parler à Boris et Sébastien, deux garçons de sa classe. « Quand j'étais seule, ils venaient discuter avec moi. J'ai fini par tout leur raconter. Et un jour, ils m'ont dit : "Mais pourquoi tu restes avec elles ? Tu as d'autres amis." Sur le coup, j'ai répondu que non. Et puis j'ai compris qu'ils avaient raison. Je n'étais pas aussi seule que je le croyais », se souvient Aurélie. Depuis, les trois compères sont inséparables, et les malheurs d'Aurélie ne sont plus que de mauvais souvenirs.

Si, par malchance, tous nos amis nous ont lâchés, on doit alors rompre l'isolement en allant en parler à un prof. D'accord, on risque de se faire traiter de lèche-bottes par les autres, mais bon le jeu en vaut quand même la chandelle. Si le prof ne parvient pas à ramener le calme, et que la pression devient de plus en plus forte – on revit les scènes d'humiliation en rêve, on a la trouille d'aller à l'école, on a mal à l'estomac –, on file dare-dare chez le psychologue scolaire. Il a le mode d'emploi pour reconstruire la confiance en soi et peut servir de guide pour renouer des liens d'amitié. L.d.K. ●



Violence physique sans arme

Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*

ILLUSTRATION : OLIVIER CHARBONNEL

*Enquête « Signa » sur les violences scolaires. Source : ministère de l'Éducation nationale

POUR EN SAVOIR +

- Quelques livres documentaires : *La Violence*, de V. Le Goaziou, éd. Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2004. *Les Violences du quotidien*, de M. Vaillant et C. Laouénan, éd. De La Martinière jeunesse, 2002. *Le Grand Livre des filles et des garçons*, de B. Begue, A.-M. Thomazeau et A. Serres, éd. Rue du Monde, 2000. *Vivre ensemble les différences*, de L. Jaffé et L. Saint-Marc, éd. Bayard jeunesse, 1999.

- Mais aussi des romans : *Sa majesté des mouches*, de W. Golding, éd. Gallimard, coll. « Folio ». Un avion transportant des collégiens s'écrase sur une île du Pacifique... Un formidable récit sur le phénomène des bandes. *Mon ami Frédéric*, de H.P. Richter, éd. Hachette jeunesse. L'histoire d'une amitié entre deux adolescents dans l'Allemagne nazie. L'un est juif, l'autre pas... et ça dégénère. *Une amitié secrète*, d'E. Laird, éd. Gallimard jeunesse. L'histoire de Raphaëlla commence par un surnom, « Choufleur », à cause de ses oreilles décollées. Très vite, elle est mise à l'écart par ses camarades. *Une amie d'enfer*, de J. Wilson, éd. Hachette jeunesse. Un roman sur la violence et le harcèlement en milieu scolaire.

- Et un DVD : *La Squale*, réalisé par F. Genestal, Fox Pathé Europa. Un film choc sur les relations entre filles et garçons dans les banlieues.

6